

Un peuple futé

MARIO POLÈSE, *Le miracle québécois*, Montréal, Éditions du Boréal, 2021, 332 pages

Daniel Gomez

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2022). Compte rendu de [Un peuple futé / MARIO POLÈSE, *Le miracle québécois*, Montréal, Éditions du Boréal, 2021, 332 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 25–26.

Un peuple futé

Daniel Gomez
Chef de pupitre politique

MARIO POLÈSE

LE MIRACLE QUÉBÉCOIS

Montréal, Éditions du Boréal, 2021,
332 pages

Le jour où l'indépendance sera dans l'intérêt du Québec [...], les Québécois n'auront pas besoin d'arguments doctes pour les convaincre. La majorité pour le «oui» se fera toute seule et elle sera incontestable.

— Mario Polèse

Les Québécois sont heureux. Un des peuples les plus heureux de la planète. Ils sont aussi pragmatiques, futés, tolérants et de tendance solidaire. Cela fait partie de leur bagage génétique selon Mario Polèse et c'est ce qui a déterminé leur cheminement historique depuis plus de deux siècles. Ils sont tellement matos, nous dit l'auteur de *Le miracle québécois*, que même les menaces de sécession et les deux référendums tenus sur ce thème avaient surtout un objectif stratégique très pragmatique : faire peur aux Anglais. Sans cette menace, les Canadiens n'auraient peut-être pas accepté la loi 101 ou celle qui fait du Canada un pays officiellement bilingue. Un pragmatisme machiavélique dur à admettre pour les idéalistes romantiques de l'indépendance. Cet opportunisme politique a permis au peuple québécois de survivre malgré tous les aléas de son histoire.

C'est la thèse centrale de l'essai du professeur d'urbanisme de l'INRS. Plus précisément, le miracle dont il est question, c'est celui d'avoir, en une vingtaine d'années (60-80), renversé une situation de domination historique tout en faisant cohabiter deux peuples sur un même territoire et d'avoir effacé le «gouffre social» qui existait entre les deux sociétés. Le miracle c'est également une révolution culturelle, une transformation des institutions, un changement des mœurs et même de la définition de la nation. Et tout ça dans la tolérance, la solidarité et l'égalité. Polèse se demande aussi comment un peuple a pu changer en si peu de temps, sans guerre ni révolution violente. Il aurait pu ajouter : «tout en restant un État provincial». Mais de toute évidence la question du sujet politique québécois, n'effleure pas Mario Polèse. Son modèle est strictement nationaliste-régionaliste.

Pour comprendre le changement cité plus haut, l'auteur procède à sa propre lecture de l'histoire du Québec, accompagnée de beaucoup d'anecdotes ou de commentaires sur son cheminement personnel. Il fait aussi un peu de sociologie comparative, pas toujours

inintéressante. Il est bon de savoir que Polèse est de parents autrichiens, de mère juive, née aux Pays-Bas, élevée aux États-Unis et résidant au Québec depuis une soixantaine d'années. Il aborde donc l'histoire du Québec, sous un aspect plutôt «jovialiste» qui contraste avec l'image victimaire ou défaitiste de chercheurs tels qu'Alexandre Poulain ou Jacques Beauchemin, dont il se dissocie d'ailleurs. Il ratisse davantage dans le champ de Jocelyn Letourneau et de l'école historique de Laval.

Polèse se demande aussi comment un peuple a pu changer en si peu de temps, sans guerre ni révolution violente. Il aurait pu ajouter : «tout en restant un État provincial». Mais de toute évidence la question du sujet politique québécois, n'effleure pas Mario Polèse. Son modèle est strictement nationaliste-régionaliste.

L'urbaniste veut comprendre l'âme du Québec avant 1960 et «l'homo québecensis». Il effectue pour cela un grand retour dans le passé. Curieusement, tout ce que l'historiographie classique québécoise a pu considérer comme des défaites (Conquête, défaite des Patriotes, aliénation économique, aliénation au clergé, etc.) se transforme en pragmatisme politique de la part du peuple canadien-français. Ainsi, et à titre d'exemple, la défaite des Patriotes en 1837-1838 aurait évité une assimilation inévitable au voisin du sud. L'hyper natalité des Canadiennes françaises serait la réponse au libéralisme anglophone dominant. Les Canadiens français privilégiant la survie de leur groupe aux attraits du capitalisme ambiant qui les aurait à coup sûr absorbés culturellement au monde anglo-saxon.

Loin de rester hors de l'histoire et d'être les victimes souvent dépeintes, les habitants de la belle province étaient plutôt des espèces de «maquignons» très conscients de leurs intérêts. Mais, quand le temps est venu, ces Canadiens français, de plus en plus des Québécois, sont devenus rapidement des entrepreneurs. Comment expliquer la vitesse d'un tel changement ? Pour l'auteur, c'est parce que «[...] leur ancrage dans la société canadienne-française a été moins solide que le laissaient croire les apparences que la subordination à l'Église et à ses rites a été finalement eu quelque chose d'artificiel» (p. 89).

Polèse utilise une métaphore intéressante pour caractériser cette longue période qui va de 1840 à 1960, qu'on a qualifiée de «grande noirceur»; il parle lui de «cocon-



nage», pendant laquelle les Canadiens français ont procréé pour résister à la montée du libéralisme qui les aurait conduits à une dénatalité certaine et à une minorisation fatale. C'était un choix conscient. L'historien Jocelyn Letourneau parle lui de «long siècle». C'est une période de repli nécessaire à l'organisme, la nation dans ce cas, pour refaire ses forces et mieux avancer. Les Québécois auraient attendu leur heure, pourrions-nous dire.

La méfiance vis-à-vis tout ce qui bouleverse l'ordre établi, comme les révolutions américaines ou françaises, a également alimenté l'ADN politique des Canadiens français et leur prudence quant aux grands projets idéologiques. Leur héritage catholique les a dotés, lui, d'un sens communautaire et égalitaire plus développé que les autres sociétés en Amérique du Nord.

Ainsi, muni de tout ce bagage, de ces «gènes», notre «homo québecensis» était prêt aborder les années 1960, dites de Révolution tranquille. Polèse distingue deux révolutions : une, très connue, à caractère économique et social et une autre plus culturelle, marquée par un choc thérapeutique et linguistique. «Bref, après les années 1960, la Québec ne devait plus jamais être une simple province». Il s'attarde sur la question de l'immigration. Là encore, l'optimisme règne chez lui : le Québec n'a pas d'autres choix que celui d'accueillir des immigrants et de les intégrer afin de renforcer la nation. C'est l'intérêt démographique et économique qui commande ce choix «[...] si le Québec français veut continuer à prospérer et à s'imposer comme société distincte en Amérique du Nord» (p. 115). De toute évidence, l'auteur défend une nouvelle conception de la nation, une nation disons plus multiculturelle.



Le miracle québécois

suite de la page 25

La deuxième révolution aurait eu lieu avec la victoire du PQ en 1976 et plus précisément avec l'adoption de la Loi 101. «La loi 101 est l'acte fondateur du Québec moderne, un acte d'affirmation existentielle qui donne aux francophones le sens (perdu) d'assurance propre. Elle a fait de lui un peuple normal en lui octroyant les outils nécessaires dans les circonstances pour assurer la pérennité de la nation» (p. 143). Selon Polèse, le français n'est pas en déclin au Québec. La loi 101 a enfanté une nouvelle nation (p. 148). L'auteur soutient qu'une grande majorité d'allophones ont adopté le français comme langue parlée à la maison. Il qualifie ça de «miracle linguistique» (p. 150.) Nul doute que s'il rencontrait Frédéric Lacroix, auteur de l'essai : *La loi 11 est un échec*, cela donnerait lieu à de solides échanges. Finalement, le peuple québécois

est heureux, idée forte chez Mario Polèse. Contrairement aux idées noires actuelles sur son avenir comme peuple, il n'y aurait pas danger. Le français est de plus en plus partagé par tous les membres de la communauté; il est le grand vecteur de l'esprit de la tolérance et de la solidarité dont la nature a si richement doté le peuple du Québec. Plus encore, l'apprentissage intensif de la langue anglaise par les jeunes Québécois ne menacerait pas la culture québécoise. L'auteur donne l'exemple, boiteux, à mon avis, des jeunes hollandais qui seraient tous bilingues sans que leur culture batave soit altérée. Il n'en est pas de même de la minorité ethnoculturelle québécoise dont la survie culturelle est l'objet de perpétuelles batailles.

La lecture que fait Mario Polèse de l'histoire du Québec et de la conjoncture est de plus en plus répandue. Elle n'est pas incohérente et, de ce fait, représente un défi de taille pour l'argumentation indépendantiste. De beaux débats en perspectives... ♦

JACQUES CARDINAL

UN PAYS RÉCONCILIÉ. AMITIÉ, HARMONIE ET POLITIQUE DANS *TWO SOLITUDES* DE HUGH MACLENNAN

Montréal, Lévesque éditeur, 2021, 264 pages

Hugh MacLennan (1907-1990) est un écrivain, journaliste et professeur de langue anglaise qui a vécu à Montréal. Son célèbre roman, *Two solitudes* (1945), plaide, selon les critiques de l'époque, la réconciliation entre les Canadiens français et les loyalistes anglais. Aujourd'hui, Jacques Cardinal, avec son essai *Un pays réconcilié*, propose une relecture de ce texte emblématique en s'appuyant sur une minutieuse analyse du discours et des personnages. Il en ressort que, selon Cardinal, MacLennan, bien que son intention ait été de réconcilier les deux solitudes, s'est empêtré dans son discours et que son roman perpétue au fond l'idée de la supériorité des Anglais sur les Français.

Le récit de *Two solitudes* se déroule dans la paroisse de Saint-Marc-des-Érables et à Montréal pendant l'entre-deux-guerres. Il met en scène la rivalité entre les deux «races», les deux légendes identitaires qui, selon nos livres d'histoire, ont fondé le Canada et partagé son territoire. D'un côté, les Français: catholiques et nationalistes, attachés à leurs valeurs et à leur mode de vie traditionnel, à l'esprit de la survivance. De l'autre côté, les Anglais: protestants, loyalistes et brillants hommes d'affaires. Dans le roman, les deux solitudes ne sont pas seules chacune de leur côté, mais elles se mêlent l'une à l'autre dans des interactions pacifiques quoiqu'elles ne soient pas tout à fait dépourvues de conflits.

La relation Français-Anglais est principalement illustrée par l'association de deux hommes d'affaires, Athanase Tallard et Huntly McQueen. C'est d'ailleurs ces deux protagonistes qui intéressent le plus Cardinal dans son analyse. Tallard veut être un homme d'affaires, mais il reste «coincé dans une contradiction insoluble» (p. 30): le piège culturel du mode de vie traditionnel et de l'éthos français. McQueen lui est en tout supérieur. C'est un homme d'action, de raison et de lucidité, tandis que Tallard n'est qu'un homme de parole, de corps et d'émotion, ce qui causera sa perte. «Cela constitue d'ailleurs, dit Cardinal, l'angle mort depuis lequel le roman, plaidant d'un côté l'égalité (outre le respect et la réconciliation), réintroduit, par un autre côté, une inégalité qui se trouve essentialisée sur le plan identitaire en ce qu'elle relève de l'éthos.» (p. 30) Ainsi, selon la lecture de Cardinal, Tallard est voué à l'échec, autant sur le plan des affaires et de la politique que sur le plan de sa vie conjugale. L'éthos français se voit donc l'objet d'un jugement négatif, Tallard étant continuellement délégitimé et disqualifié, «impuissant et humilié» (p. 44) sur tous les plans.

Ce discours dévalorisant à l'égard des Canadiens français dans le roman de MacLennan réaffirme essentiellement la supériorité des Anglais. Néanmoins, le roman plaide si fort des idéaux de respect, de réconciliation et de paix que les conflits et les inégalités entre les personnages sont passés en quelque sorte sous silence. Cardinal souligne la vision déterministe de MacLennan. En effet, une force tranquille à l'œuvre dans *Two Solitudes* oblige fatalement les deux solitudes à faire la paix. L'essayiste l'explique ainsi:

Un invisible commun dénominateur, un savoir enfoui dans le subconscient guident ainsi les deux solitudes vers le maintien de la paix nationale. Les turbulences émotionnelles des deux solitudes ne sont, tout compte fait, que ponctuelles et, en un sens, superficielles en regard de ce principe fondateur – le *common sense* – qui gouverne l'action et le destin de la nation canadienne. [...] Selon MacLennan, ce *common sense* trouve sa source dans l'histoire des trois peuples – Canadiens français, loyalistes anglais et *Highlanders* écossais – à l'origine de l'établissement du Canada en ce qu'ils sont tous les trois des peuples vaincus (p. 51).

Faire preuve de *common sense*, ce serait faire la paix à tout prix. Cela cacherait la peur des conflits, des guerres et la peur d'être encore une fois vaincu. Mais cette tolérance un peu forcée, cet «appel au respect des libertés individuelles et aux nobles vertus citoyennes se limite alors et surtout au cadre de la vie civile» (p. 154), souligne Cardinal. Au final, l'essayiste semble critiquer cette propension à éviter les conflits, comme s'il reprochait à MacLennan d'avoir voulu trouver une sorte de remède miracle aux maux qui sévissaient dans la nation.

Un pays réconcilié propose une analyse très fine du roman *Two Solitudes*, mais c'est aussi un essai complexe qui laisse éclore des sous-entendus, des reproches vis-à-vis du passé, mais aussi du présent, des reproches sur la façon dont les conflits ont été et sont encore «réglés». Le titre choisi par Jacques Cardinal devrait, en ce sens, s'entendre davantage comme une question qu'une affirmation. Ce que nous pouvons en tirer comme conclusion, c'est que la paix n'est jamais garantie et que les efforts pour demeurer dans la bonne entente, voire carrément pour parvenir à une justice sociale, doivent être continuellement mis à jour.

Céleste Carpentier

Étudiante en pédagogie

Jacques Cardinal

Un pays réconcilié
Amitié, harmonie et
politique dans *Two Solitudes*
de Hugh MacLennan



LÉVESQUE ÉDITEUR